1re Année. — N° 12. **Quinze centimes le numéro** Le 22 Septembre 1864.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 fr.	6 fr.
Etranger	12	7
Outre-Mer. . . .	14	8

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez M. Ledoyen et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er de chaque mois

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 2 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

Paris, le 22 Septembre

SOUFFRANCE DES ANIMAUX
ET JUSTICE DIVINE

Aimer est le but de la vie; sans amour, la vie est sans objet.

L'amour! c'est la grande loi d'harmonie universelle qui régit tous les mondes; mais il ne suffit pas de savoir comment elle s'appelle, il faut savoir en comprendre l'universelle action.

Quiconque n'observe pas cette loi s'y brise; celui qui l'accomplit imparfaitement s'y blesse; nul ne la viole impunément; c'est là le secret de toutes les misères humaines; l'harmonie terrestre, comme celle des autres mondes, est en raison de l'accomplissement de la loi.

Ce qu'on appelle l'amour de Dieu, c'est l'amour de ses œuvres; on n'arrive à lui que par là. Croire aimer Dieu sans aimer tous les hommes, c'est simplement n'aimer que soi; aimer les hommes sans aimer tout le reste, c'est un amour tronqué qui ne va pas encore jusqu'à Dieu.

Pour bien aimer il faut bien connaître; l'amour qui ne sait pas, c'est l'aveugle qui tâtonne et ne peut atteindre son but. Tout amour qui n'est pas éclairé est relativement stérile; à amour égal, l'être qui sait le plus est celui qui aime le mieux.

Pour l'homme nouveau tout est problème: tout problème cache une vérité; et toute vérité est une fraction de la grande loi universelle qu'il n'est point permis d'ignorer, sous peine de se tenir en dehors de l'harmonie, et, se tenir en dehors, c'est la troubler. Chercher la vérité, c'est donc chercher sa voie; s'instruire, c'est apprendre à aimer.

Donc pour bien aimer il faut bien comprendre, et pour comprendre il faut chercher; la perfection n'est qu'à ce prix, et là seulement est le bonheur.

Ce qu'il importe le plus à l'homme de connaître, c'est lui-même; et cependant c'est ce qu'il apprend le dernier. C'est que cette connaissance ne s'acquiert qu'après une série d'études préalables par lesquelles il lui faut forcément passer. Tel est le lien secret qui le relie à tout ce qui l'entoure, qu'avant d'en avoir approfondi la nature, il ne peut se flatter de se connaître tout entier; car dans l'univers tout se tient en passant par l'homme, qui n'est qu'un anneau de la chaîne immense qui commence à l'atôme et aboutit à Dieu.

Mais, ne pouvant tout embrasser à la fois, l'homme doit procéder avec mesure, en commençant par les êtres en contact avec lui; pour ne rien omettre il ne faut rien enjamber; et les anneaux qui avec lui s'enchaînent, sont ceux qui par leur nature ont avec lui le plus de connexité.

En révélant à l'homme le secret de ses souffances, le Spiritisme ne lui a dévoilé qu'une partie de sa destinée, celle qui le touche plus immédiatement; mais cette révélation n'est pas la solution de tous les problèmes; elle n'embrasse guère que le présent, si l'on compare l'étendue qu'elle comprend au passé de l'homme et à sa vie future. En dehors de ce présent est une double éternité qu'il faut encore franchir par la pensée pour trouver Dieu lui-même; on ne saurait le rencontrer plus près; ce n'est pas un petit voyage, mais le voyageur a le temps et l'important était de découvrir la voie. Le Spiritisme vient nous l'ouvrir; il convie l'homme à y entrer; il fait plus, il l'y accompagne; mais il ne veut point l'y précéder. C'est donc à celui-ci d'y pénétrer, et sans crainte, comme aussi sans témérité.

Dans ce champ vaste il est un point surtout qu'il ne faut jamais perdre de vue: ce sont les attributs de la divinité; c'est le fanal qui doit constamment éclairer notre marche, si nous ne voulons pas nous exposer à tomber. Toute explication logique en apparence peut n'être pas toujours vraie; mais toute solution d'où ne ressortent pas intactes la justice, la sagesse et la puissance divines est essentiellement illogique, entachée d'erreur et conséquemment de nullité.

Parmi les questions qui touchent l'homme de plus près, celle où se trouvent le plus profondément engagés aux yeux de l'esprit humain les attributs de l'être suprême, est sans contredit la souffrance des animaux.

Pourquoi l'homme souffre, le Spiritisme nous l'explique et, sur ce point, ne laisse rien à désirer. Mais l'animal. .... qui nous dira pourquoi il souffre?

Les Esprits ont promis de le faire, mais seulement quand l'homme aurait cherché. Cherchons donc pour mériter leur concours.

En livrant ici le résultat de nos études, il va sans dire que nous n'entendons pas donner une solution. Notre théorie n'est qu'un faible tribut payé par nous à ce grand problème, une manière de poser la question.

Convaincu de la simplicité, de l'unité de la loi divine, et persuadé que tout progresse et s'avance vers la même fin, nous nous sommes dit que, la souffrance étant pour l'homme un moyen de progrès, elle doit l'être également pour l'animal.

Mais tout progrès suppose un but; quel peut être ce but pour l'animal?

La jouissance du progrès accompli, sans doute.

C'est là en effet, dira-t-on, la fin de l'homme, de

FEUILLETON DE L'AVENIR (1)

APPARITIONS

Le Marquis de Londonderry et l'Enfant brillant

Il y a environ quarante ans, l'aventure suivante arriva au marquis de Londonderry, depuis lord Castlereagh. Il était allé visiter un gentilhomme de ses amis, qui habitait, au nord de l'Irlande, un de ces vieux châteaux que les romanciers choisissent de préférence pour théâtre des apparitions. L'aspect de l'appartement du marquis était en harmonie parfaite avec l'édifice. En effet, les boiseries, richement sculptées et noircies par le temps, l'immense cintre de la cheminée semblable à l'entrée d'une tombe, les draperies poudreuses et lourdes qui masquaient les croisées et entouraient le lit, étaient de nature à donner un tour mélancolique aux pensées.

Lord Londonderry examina sa chambre et fit connaissance avec les anciens maîtres du château, qui, debout dans leurs cadres, semblaient attendre son salut. Après avoir congédié son valet, il se coucha. Il venait d'éteindre sa bougie, lorsqu'il aperçut un rayon de lumière qui éclairait le ciel de son lit. Convaincu qu'il n'y avait point de feu dans la grille, que les rideaux étaient fermés et que la chambre se trouvait quelques minutes avant plongée dans une obscurité complète, il supposa qu'un intrus s'était glissé dans la pièce. Se tournant alors rapidement du côté d'où venait la lumière, il vit, à son grand étonnement, la figure d'un bel enfant entourée d'un limbe.

Persuadé de l'intégrité de ses facultés, mais soupçonnant une mystification d'un des nombreux hôtes du château, lord Londonderry s'avança vers l'apparition, qui se retira devant lui. A mesure qu'il approchait, elle reculait, jusqu'à ce qu'enfin parvenue sous le sombre cintre de la cheminée elle s'abîma dans la terre.

Lord Londonderry ne dormit point de la nuit.

Il se détermina à ne faire aucune allusion à ce qui lui était arrivé jusqu'à ce qu'il eût examiné avec soin les figures de toutes les personnes de la maison.

Au déjeuner il chercha en vain à saisir quelques-uns des sourires cachés, des regards de connivence, des clignements d'yeux par lesquels se trahissent généralement les auteurs de ces conspirations domestiques.

La conversation suivit son tour ordinaire; elle était animée, et rien ne révélait une mystification. A la fin, le marquis ne put résister au désir de raconter ce qu'il avait vu. Le maître du château fit observer que la relation de lord Londonderry devait paraître fort extraordinaire à ceux qui n'habitaient pas depuis longtemps le manoir et qui ne connaissaient pas les légendes de la famille. Alors se tournant vers lord Londonderry: « Vous avez vu l'*Enfant brillant,* lui dit-il; soyez satisfait, c'est le présage d'une grande fortune; mais j'aurais préféré qu'il n'eût point été question de cette apparition. »

Dans une autre circonstance, lord Castlereagh vit l'*Enfant brillant* à la Chambre des Communes. Le jour de son suicide il eut une semblable apparition. On sait que ce lord, un des principaux membres du ministère Harrowby, et le plus acharné persécuteur de Napoléon durant ses revers, se coupa l'artère carotide le 22 août 1823, et mourut à l'instant même.

Forbes Winslow. Anatomy of suicide. (London 1840.)

Sam, *Patrie* du 15 juin 1859.

(1) Extrait du *Merveilleux dans l'antiquité et les temps modernes expliqué par le Spiritisme*, par A. d'Ambel. Voir les nos 6, 9 et 10.

l'être qui raisonne; mais l'animal qui ne raisonne pas, comment peut-il y parvenir?

Nous répondons: l'homme, qui raisonne, a-t-il toujours raisonné de la sorte? Et l'animal, s'il est vrai qu'il ne raisonne pas, sera-t-il toujours privé de raison?

Si l'homme n'a pas toujours raisonné, diront encore les adversaires de la cause, il est au moins perfectible, et c'est là le caractère essentiel qui le distingue de l'animal; on peut aisément s'en convaincre par la différence énorme de l'homme primitif à l'homme civilisé de nos jours. L'animal d'aujourd'hui, au contraire, est exactement ce qu'il était il y a cinquante siècles: donc il n'a pas progressé. Or s'il n'a pas progressé depuis cinquante siècles, il n'y a nulle raison de croire qu'il progresse jamais. Donc l'homme seul est perfectible et l'animal ne l'est pas.

L'argument est spécieux sans doute, si l'on s'en tient anx apparences; mais l'apparence n'est le plus souvent qu'une illusion des sens qu'il appartient à l'esprit de dissiper. Les sens, qui sont les organes de nos perceptions, sont aussi la source de nos erreurs; ils peuvent nous tromper, mais l'esprit est là pour rectifier. Nous percevons par les sens, mais nous jugeons par la raison, souvent en désaccord avec eux, quand elle n'y est pas en opposition; c'est à cet exercice que l'intelligence se développe; autrement l'incarnation serait sans objet.

Les sens nous montrent la terre plate et immobile; l'esprit nous dit qu'elle est ronde et en perpétuelle rotation. Les sens nous font voir le soleil tournant autour de la terre; l'esprit, lui, a trouvé qu'elle tourne autour du soleil. Combien d'autres erreurs les sens ne nous enseignent-ils pas, et dont un grand nombre ne sont pas rectifiées encore? Dans les lois qui règlent l'ordre humain, par exemple, les sens nous montrent tout en perpétuelle contradiction avec la justice et la bonté divines; et cependant l'esprit, après avoir été longtemps trompé par les apparences, a fini par comprendre que tout était en harmonie avec les attributs divins. Lors donc que l'apparence nous montre l'animal dégradé et victime innocente de la partialité ou de l'impuissance du créateur, l'esprit, éclairé par sa propre expérience, nous crie sans relâche que là encore, comme en tout le reste, ce ne peut être qu'un effet de notre ignorance, une autre erreur de nos sens.

Dieu étant le père de toutes choses, sa sollicitude doit s'étendre à tout également; et Dieu étant infiniment sage, puissant et juste, il possède nécessairement les moyens et la volonté de pourvoir au bonheur de tous les êtres sans exception. Si donc le problème des inégalités et des misères humaines reçoit seulement aujourd'hui du Spiritisme une solution lumineuse et satisfaisante pour tous, l'infériorité relative et la souffrance des animaux ne doivent-elles pas logiquement avoir une cause au moins analogue sinon identique, ou Dieu n'est pas le Père de tout.

Les explications ne manquent pas, nous le savons; mais les droits de la logique et de la justice divine étant le moindre souci de ceux qui ont tranché la question, nous, qui voulons avant tout un Dieu puissant et juste, nous devons procéder différemment et nous demander pourquoi Dieu, s'il est le Père plein de bonté de toutes les créatures, a-t-il fait les animaux sensibles et soumis aux mêmes douleurs que nous.

Dieu a fait les animaux, dit-on, pour l'usage de l'homme, sa créature favorite; et, pour qu'ils ne souffrent pas de leur asservissement, il les a privés de raison. C'est ainsi qu'on explique la justice divine. Nous accordons que cela soit; mais, en créant les animaux pour le service de l'homme, Dieu ne peut-il les récompenser à leur tour? Nier cette hypothèse, c'est limiter sa puissance ou méconnaître sa bonté et sa justice.

Vous dites que les animaux n'ont pas d'âme; mais comment sans âme peuvent-ils être sensibles; ou pourquoi sans âme le sont-ils?

Vous ne la voyez-pas cette âme, et vous la niez! avez-vous vu la vôtre davantage?.... Mais poursuivons.

D'abord l'animal n'est pas le seul assujetti à l'homme: une partie du genre humain est asservie à l'autre, et, dans les rangs mêmes de ces deux fractions, les individus sont asservis les uns aux autres dans des conditions souvent aussi dures, quelquefois plus dures même que l'animal. Ensuite les animaux ne sont pas asservis à l'homme seul, ils le sont entre eux exactement comme nous-mêmes, puisque les plus forts mangent les plus faibles, avec la seule différence qu'ils ne savent pas les accommoder à toutes les sauces, c'est-à-dire, les exploiter sous toutes les formes comme nous le faisons entre nous; ils se contentent de se manger, ne sachant pas s'utiliser d'autre manière; au moins ils ne se font pas souffrir inutilement.

Si donc l'on considère dans leur ensemble tous les êtres qui peuplent notre globe, depuis le monarque despote jusqu'à l'infiniment petit, on trouve une domination graduée et non interrompue, s'étendant de tout être donné sur tout ce qui lui est inférieur en force ou en intelligence; et si de cette domination l'homme tient la tête, par la manière dont il en use, il n'y a vraiment pas de quoi s'en vanter; il y a tel animal qui lui en remontrerait en prudence, en modération et même en générosité.

Pour que l'homme eût un prétexte au moins plausible de classer les animaux à part dans la création du Père équitable de toutes choses, il faudrait au moins qu'il se conduisît d'une manière toute opposée à celle des êtres qu'il veut dégrader, et que cette intelligence qu'il impose comme point de séparation, lui servît à se distinguer d'eux et non à s'y assimiler; il faudrait que, contrairement aux animaux, les hommes les plus forts protégeassent les plus faibles au lieu de les écraser; que les plus gros nourrissent les plus petits au lieu de s'en repaître, soit en buvant leur sueur, soit en mangeant leur chair; que les plus intelligents apprissent aux plus simples à progresser et à se suffire, au lieu de les abrutir pour les mieux exploiter.

Si les choses ne se passent pas comme elles sembleraient devoir le faire, c'est que Dieu, infiniment juste et sage, a de bonnes raisons sans doute pour permettre qu'il en soit autrement; mais c'est au moins une grande inconséquence des hommes de se prévaloir, pour établir un fait, de ce qui précisément sert à le détruire.

S'il y a une solution de continuité dans la nature et la filiation des êtres, nous ne voyons pas où il serait possible de la placer dans leur moralité: partout asservissement gradué et non interrompu, de l'animalcule aquatique au goujon, du goujon au brochet, du brochet à l'homme; de l'insecte au gallinacé, du gallinacé à l'épervier ou au renard, du renard au chien, du chien à l'homme, et ainsi de tous les autres animaux aboutissant toujours à ce dernier.

Arrivé là, l'asservissement s'arrête-t-il? Non, tant s'en faut; il poursuit régulièrement sa marche, soumettant tout sur son passage: le nègre au colon, le serf au seigneur, le prolétaire au capitaliste, les peuples vaincus aux conquérants, et, chose particulière à l'espèce humaine, la femelle au mâle.

Sous le rapport de l'intelligence, où trouverons-nous la ligne de démarcation? L'abeille, la fourmi sont des modèles de prévoyance même pour un grand nombre de civilisés, et les castors sont des architectes consommés auprès de certaines peuplades australiennes. En politique, en industrie, en administration, tous ces animaux seraient les maîtres d'un dixième peut-être du genre humain encore à notre époque.

Sera-ce au moins dans la forme physique que nous rencontrerons cette barrière infranchissable? Nous n'aurons pas même cette satisfaction. Entre les quadrupèdes et l'homme il existe une race intermédiaire qui semble placée là pour la confusion de notre orgueil, et dans laquelle s'engrène et se confond la race humaine par son extrémité inférieure, comme s'y fond la grande famille des quadrupèdes par son extrémité opposée. Cette race intermédiaire est celle des quadrumanes; et tandis que les ordres les plus élevés des quadrupèdes vont changeant peu à peu leurs qnatre pattes en quatre mains et passent progressivement à l'ordre singe, on voit l'extrémité inférieure de la race humaine, avec le

Le marquis de Rambouillet et le marquis de Précy

Le marquis de Rambouillet, frère aîné de madame la duchesse de Montlausier, et le marquis de Précy, ainé de la maison de Nantouillet, tous deux jeunes hommes de 25 à 30 ans, étaient intimes amis et allaient à la guerre comme y vont en France toutes les personnes de qualité. Comme ils s'entretenaient un jour ensemble des affaires de l'autre monde, après plusieurs discours qui témoignaient qu'ils n'étaient pas trop persuadés de ce qui s'en dit, ils se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait en viendrait apporter des nouvelles à son compagnon. Au bout de trois mois, le marquis de Rambouillet partit pour les Flandres, où était la guerre, et de Précy, arrêté par une grosse fièvre, demeura à Paris. Six semaines après, de Précy convalescent, entendit, sur les cinq heures du matin, tirer les rideaux de son lit et, se tournant pour voir qui c'était, il aperçut le marquis de Rambouillet en buffle et botté. Il sortit de son lit et voulut sauter à son cou, pour lui témoigner la joie qu'il avait de son retour; mais Rambouillet, reculant de quelques pas en arrière, lui dit que ces caresses n'étaient plus de saison; qu'il ne venait que pour s'acquitter de la parole qu'il lui avait donnée; qu'il avait été tué la veille dans la tranchée; que tout ce que l'on disait de l'autre monde était très-certain; qu'il devait songer à vivre d'une autre manière, et qu'il n'avait point de temps à perdre, parce qu'il serait tué dans la première affaire où il se trouverait.

On ne peut exprimer la surprise où fut le marquis de Précy à ce discours; ne pouvant croire ce qu'il entendait, il fit de nouveaux efforts pour embrasser son ami qu'il croyait le vouloir abuser; mais il n'embrassa que du vent, et Rambouillet, voyant qu'il était incrédule, lui montra l'endroit où il avait reçu le coup, qui était dans les reins d'où le sang paraissait encore couler.

Après cela, le fantôme disparut et laissa de Précy dans une frayeur plus aisée à comprendre qu'à décrire. Il appela son valet de chambre et éveilla toute la maison par ses cris. Plusieurs personnes accoururent; il conta ce qu'il venait de voir; tout le monde attribua cette vision à l'ardeur de la fièvre qui pouvait altérer son imagination. On le pria de se recoucher, lui remontrant qu'il fallait qu'il eût *rêvé* ce qu'il disait. Le marquis, au désespoir de voir qu'on le prenait pour un visionnaire, raconta toutes les circonstances que je viens de dire; mais il eut beau protester qu'il avait vu et entendu son ami à l'état de veille, on demeura toujours dans la même pensée, jusqu'à l'arrivée de la poste de Flandres, par laquelle on apprit la mort du marquis de Rambouillet.

Il n'en fallait pas davantage pour jeter l'émoi dans Paris; mais le temps seul pouvait justifier pleinement la prédiction. Cela dépendait de ce qui surviendrait au marquis de Précy, lequel était menacé de périr à la première occasion. Les guerres civiles s'allumèrent bientôt; ce jeune homme voulut aller au combat de la porte S[t] Antoine, quoique son père et sa mère, qui craignaient la prophétie, fissent tout au monde pour l'en dissuader. Or, il fut tué au grand regret de sa famille.

(*Mémoires de Rochefort — Causes célèbres* — Tome XI)

L'Esprit calculateur.

Il vient d'arriver à Paris une jeune femme qui, sans être Américaine (c'est une Française), possède le même don que le célèbre HOME, d'évoquer les *Esprits frappeurs*.

J'ai assisté dernièrement à plusieurs expériences véritablement surprenantes et qui, malgré mon incrédulité, ont fortement ébranlé mes convictions.

Nous étions fort peu nombreux. C'était à la suite d'un dîner qui n'avait compté que huit convives.

Vivement sollicitée par nous, la jeune provinciale consentit à évoquer l'Esprit.

pouce du pied opposé aux doigts et ceux-ci plus allongés, se servir de cet organe dans certains cas à la manière des singes; et lorsque les plus élevés dans l'ordre de ces derniers finissent par perdre entièrement cet appendice (la queue) qui caractérise les ordres inférieurs, la plupart des quadrumanes ont déjà acquis la dentition humaine. L'homme marche debout, mais beaucoup de singes marchent aussi bien debout qu'à quatre pattes; leur manière de tenir leurs petits, de porter leurs aliments à la bouche et beaucoup d'autres actes de leur vie sont les mêmes que chez l'homme; ils n'ont pas la parole, mais d'autres animaux savent parfaitement l'imiter, et le pied qui manque au singe se trouve déjà dans des espèces inférieures, les plantigrades.

Enfin, sous le rapport de l'aspect physique, y a-t-il plus de différence entre un chimpanzé et un Australien, qu'entre celui-ci et nos types académiques? Sous le rapport moral, et sans qu'il soit besoin de faire toucher les extrémités contiguës des races, y a-t-il plus de différence entre le chien de Terre-Neuve, le chien de berger, le chien d'aveugle et les civilisés Dumolard, Lacenaire et Mingrat, qu'entre ceux-ci et un Fénelon, un Vincent de Paul, un Dolfus?

Ou est donc la solution de continuité?

Dans la perfectibilité?.... Soit, nous étudierons cette question à l'article *Instinct*; mais, en attendant, et pour ce qui est de la perfection actuelle comparée, moralement et physiquement, nous confessons que nous ne voyons pas encore la démarcation.

Maintenant, dans cet asservissement général et gradué des êtres peuplant notre globe, n'est-ce pas une erreur de prétendre que l'animal seul n'en a pas conscience et qu'il n'en souffre pas moralement? Il en a tellement conscience que la vue seule ou l'odeur de son ennemi l'épouvante. Or, qu'est-ce que l'épouvante sinon une souffrance morale, et de toutes la plus vive? Pourquoi l'animal fuit-il devant l'homme? Parce qu'il sait et savait avant Lafontaine que *notre ennemi c'est notre maître*; mais tous ne fuient pas devant lui, et ceux qui l'évitent ne fuient pas devant lui seul; chaque espèce évite celle qui peut lui nuire et n'évite pas celles dont elle connaît l'innocuité. Qui leur a appris à faire cette distinction? Le lièvre si craintif ne fuit pas devant l'énorme bœuf, il fuit devant le misérable putois quatre fois moins gros que lui, et cela sans l'avoir jamais vu. Qui lui a appris à reconnaître son ennemi à première vue et dans un si chétif objet? L'instinct sans doute; mais d'où vient l'instinct? Si c'est Dieu qui le lui a donné pour conserver sa vie, il est donc bon qu'il la conserve; mais s'il ne peut le faire qu'au moyen d'une souffrance continuelle, et cela uniquement pour le plaisir ou l'utilité de l'homme et sans aucun profit pour lui-même, sans aucune compensation, de deux choses l'une: ou le Père commun de tous les êtres n'est pas juste, ou il n'est pas tout-puissant!....

Si Dieu est juste, tout être sensible qui souffre innocemment doit être dédommagé, ou Dieu ne devait pas le faire sensible.

Si Dieu ne pouvait le rendre utile sans le faire sensible et fatalement soumis à la souffrance, il n'est pas tout-puissant, s'il est juste.

Or, la justice, la bonté, la sagesse et la puissance infinies de Dieu étant la plus chère de nos croyances, la plus inébranlable de nos convictions, nous concluons forcément que Dieu n'a pu faire l'animal sensible que dans un but utile pour l'animal.

Mais quelle peut être l'utilité d'une souffrance sans compensation? Quelle compensation peut-il y avoir pour l'être qui n'est pas censé raisonner encore, sinon le perfectionnement; et comment enfin l'animal peut-il se perfectionner s'il n'est pas perfectible, c'est-à-dire, s'il n'est pas doué d'une âme qui survive à son corps pour recueillir le fruit de ses souffrances?....

Toute solution donc qui n'a pas pour base l'âme perfectible des animaux ne saurait dégager de ce problème la puissance et la justice divines. Avec cette base tout s'explique, et les attributs de la divinité apparaissent dans toute leur logique, dans tout leur éclat!

L'étude que nous ferons prochainement de la perfectibilité des animaux sera la conséquence nécessaire de cette conclusion.

P. XAVIER.

LA MAISON DU PAUVRE

« Les Batignolles, le 1er juin 1864.

» M....,

» Tout le monde sait qu'il existe dans Paris, comme dans tous les centres populeux, un nombre immense d'individus qui ne vivent que d'aumônes, et que les ressources de la charité publique et privée sont insuffisantes pour leur donner le bien-être.

» Les empêcher de mourir de faim et de froid, c'est à peu près l'expression la plus élevée du bien produit.

» Il existe cependant un moyen bien simple de rendre la vie très-supportable à une partie notable de ces malheureux, en exonérant considérablement la caisse de l'assistance publique.

» Ce serait d'obtenir de chaque propriétaire de vouloir bien consacrer, dans les combles de sa maison, au logement d'un vieillard pauvre et incapable de se suffire par un travail quelconque, un de ces petits réduits que l'on destine habituellement au logement des domestiques.

» Il y aurait ainsi sous chaque toit:

» *La chambre du pauvre!*

» Donner le couvert à un malheureux, c'est déjà quelque chose, assurément, mais là ne s'arrêterait pas le bienfait.

» Qui ne comprend, en effet, que tous les locataires s'empresseraient de s'associer à la pensée du propriétaire, et que le malheureux deviendrait tout naturellement l'*enfant adoptif* de toute la maison.

» L'un lui donnerait ce qui manquerait à son coucher; l'autre, les vêtements défraîchis que le riche dédaigne.

» Qui refuserait à lui donner, pour sa nourriture, ces restes que les palais blasés jettent journellement aux ordures et qui constitueraient, pour lui, de vrais festins de Balthazar?

» Pendant la saison rigoureuse, quel locataire lui refuserait l'eau bouillante qui suffirait à réchauffer ses membres glacés?

» Pour lui, ce serait, si non la richesse, du moins un bien-être relatif d'autant plus vivement senti, qu'il serait dégagé de l'horrible souci du lendemain.

» Et tout cela, M...., sans qu'il en coûte une obole à personne.

» Ces débris que les chiens errants eussent disputés aux tombereaux de la salubrité auraient rempli un bien plus noble office.

» Ces lambeaux qui seraient tombés dans la hotte du chiffonnier, arriveraient un peu plus tard, et voilà tout, à leur destination première.

» Si cette idée pouvait être accueillie à Paris, il est plus que probable que l'exemple serait suivi dans tous les grands centres, non-seulement en France, mais... partout; quel bienfait!

» Entendez-vous d'ici, M...., cet immense concert de bénédictions dominant du haut des toits, tant de vilains bruits des grandes villes!

» Puisse, M...., cette idée vous sourire assez pour vous déterminer à vous y associer, à la répandre, et lui gagner autant d'adhésions que possible dans votre cercle d'action!

» Dans cette espérance, j'ai l'honneur d'être,

M....,

Votre très-humble serviteur,

» S. DELONGRAYE,

» 15, Grande-Rue, aux Batignolles. »

Nous recommandons vivement la proposition de M. Delongraye à l'attention de nos frères, et nous donnerons avec une immense satisfaction le nom de tous ceux qui prendront l'initiative en mettant en pratique ce qui n'est ici, hélas! encore qu'à l'état de théorie.

Nous serions heureux d'apprendre qu'un spirite a le premier mis à exécution ce beau projet de charité pratique.

A. D'A.

LA DIVINE ÉPOPÉE

ÉTUDE SPIRITE

Suite (1)

III

Constatons d'abord le charme de ces conceptions pleines de consolation et de lumière. Ève et Méhala regrettent Caïn leur fils et leur époux. Ce souvenir vivant dans le cœur des élus, même pour les coupables de leur famille, n'est-il pas plus digne et plus moral que l'égoïsme et l'insensibilité? Ne faut-il pas reléguer parmi les plus déplorables aberrations de l'esprit religieux ces maximes atroces, que lorsqu'un de nos parents ou de nos amis était mort non seulement en criminel, mais même en rebelle aux lois cérémoniales de l'*Eglise romaine*, coupable de simples manquements où la morale ni l'honneur n'étaient engagés, pour avoir failli à de futiles pratiques, on devait, afin d'être parfait, renoncer peu à peu, si on ne le pouvait pas tout à coup, à la mémoire de ce prétendu

(1) Voir les numéros 10 et 11.

Celui-ci ne se fit point attendre; de petits coups secs, frappés dans la table, nous avertirent qu'il répondait à l'appel qui venait de lui être fait.

Plusieurs questions sur l'âge des assistants, leurs goûts, leur caractère, obtinrent des réponses surprenantes; mais la plus curieuse de toutes les expériences que nous avons vues est celle basée sur les calculs d'arithmétique.

Nous avons posé, mon voisin et moi, une cinquantaine de nombres de huit ou neuf chiffres chacun; seuls nous les connaissions; la jeune femme ordonna à l'Esprit d'en indiquer immédiatement le total. Il eût fallu à un habile comptable un bon quart d'heure pour faire l'opération; en moins de cinq minutes, l'Esprit additionna sans se tromper d'une unité.

La multiplication, la division, la soustraction, nous parurent ensuite lui être aussi familières; cependant, malgré la promptitude des réponses et leur exactitude parfaite, plusieurs des assistants étaient encore incrédules.

Une dernière expérience rallia toutes les convictions.

— Avez-vous de petits jetons? dit l'émule de Home à la dame de la maison.

— Oui.

— Donnez-m'en le plus possible.

Lorsque les jetons furent apportés:

— Monsieur, dit la jeune femme à mon voisin, prenez sans les compter autant de jetons que votre main pourra en contenir.

— C'est fait, madame.

— Je vais ordonner à l'Esprit de dire le nombre de jetons que vous avez dans la main.

En effet, un instant après l'Esprit répondit: *cent quatre vingt-trois*. Et, vérification faite, mon voisin avait effectivement cent quatre vingt-trois petits jetons dans la main.

Je dois assister prochainement à une nouvelle expérience; si des faits surprenants s'y produisent je vous les raconterai.

La jeune femme en question est une dame du monde qui, comme Home, ne donnera aucune séance publique.

(E. Lambert, courrier de Par sdu *Messager de Paris*, du 11 mars 1860.)

Aujourd'hui on ne s'arrête plus aux faits de cette nature. On veut mieux et on a bien raison. Les phénomènes typtologiques ont une toute autre portée, et nous avons vu plus d'un incrédule, venu à nos séances le sourire et le sarcasme aux lèvres, pâlir et chanceler aux révélations médianimiques dictées par l'Esprit évoqué. Devant ces résultats, fréquents nous pouvons l'attester, et qui se multiplieront encore, il faudra bien que les savants officiels se décident à étudier d'une manière sérieuse ces phénomènes complexes qui ne se rattachent à aucune des lois connues de la science officielle. A. D'A.

La Fée blanche.

La Fée blanche (*Koridwen*), celle qui retient toute science dans la nuit première, a mis les six plantes efficaces dans la chaudière d'airain entourée des perles de la mer. Le nain (*Korrig*), le voyant (*Gwyon*), est auprès, veillant sur le vase et mêlant le breuvage. Trois gouttes bouillantes rejaillissent sur sa main; il porte son doigt à ses lèvres; à l'instant même la science universelle se dévoile à lui. Koridwen irritée s'élance pour l'anéantir. Il fuit, poursuivi par elle, d'une course effrénée, et tous deux tour à tour prenant mille formes diverses, l'un pour échapper, l'autre pour atteindre. Enfin Gwyon s'est changé en grain de blé, la déesse, changée en poule noire, le saisit et l'avale. Elle conçoit aussitôt et, après neuf mois, met au monde un enfant merveilleux, qui reçoit le nom de *Taliésin*, c'est-à-dire *front rayonnant*.

Taliésin, incarnation de Gwyon, est la personnification de la science humaine, et spécialement de la grande organisation religieuse, poétique et scientifique? LE DRUIDISME FAIT HOMME!

(Henri Martin, *Histoire de France*, Furne, édit., 1855, p. 55.)

damné, s'en détacher ensuite complétement et même le haïr comme ennemi de Dieu? Tout cela pourtant a été enseigné par une théologie inexorable, la même qui a préparé, rendu possibles les horreurs de *la sainte Inquisition*, et qui a trouvé des sophismes pour en vanter les bienfaits, et provoquer de nos jours son rétablissement. C'était à se voiler le front de douleur et de honte, à désespérer de notre humanité, si Dieu l'avait abandonnée à elle-même et ne l'avait pas prise en pitié, en lui députant ses Esprits, ses grands messagers, pour écraser la superstition et le mensonge. Le Spiritisme nous est venu du ciel, pour restituer les vrais principes, les attributs de Dieu méconnus et outragés, et en même temps vaincre l'incrédulité par la miséricorde et le pardon.

Ne trouverons-nous pas comme un pressentiment lointain de cette révélation nouvelle, dans la scène suivante où Sémida descendue aux bord de l'abîme parle à son Idaméel?

SÉMIDA

Et c'est moi, moi, ta sœur, moi, qui t'ai fait descendre
A ce trône du mal que je ne puis comprendre!
Mais tu m'as adorée à la clarté du jour,
L'enfer ne suffit pas pour oter tant d'amour!
Et tu m'aimes encore et je viens te l'apprendre.
Que je sente tes yeux sur les miens se répandre!
Regarde-moi, je suis bien la même, et je veux
Pour te voiler d'amour dénouer mes cheveux.
J'ai raconté ma peine aux étoiles craintives,
Du palais bleu du jour comme moi fugitives.
Au bonheur de te voir j'ai voulu m'exposer;
On peut toucher les fers qu'on espère briser.

IDAMÉEL

Sémida!! Sémida!!!

SÉMIDA.

Oui, ma persévérance
Cultive, pour l'enfer, la fleur de l'espérance.
Abbadonna sortit en pleurs de ta prison,
Et toute âme qui pleure atteint notre horizon!
Et tes larmes seront le fécond diadème
Dont tu te pareras pour la vierge qui t'aime,
Tu ressusciteras, de haine désarmé,
Car un germe de vie en ta mort fut semé;
Car la langue angélique, harmonie et mystère,
Ne veut plus me nommer l'épouse solitaire;
Car je mets sur ton front, ô mon Idaméel.
La paix et le pardon, ces deux baisers du ciel!

Nous arrivons au point capital du poème, au rachat des damnés par un nouveau Golgotha.

Deux systèmes avaient eu cours parmi les partisans de la vérité spirituelle, du triomphe définitif du bien sur le mal. Zoroastre et les livres zends enseignaient que la réhabilitation se ferait tout à coup à la suite d'un déluge de feu qui purifierait les méchants. Origène au contraire, pensait que les changements se faisaient peu à peu, pour aboutir au même résultat final dans l'évolution indéfinie des siècles. Le Spiritisme est venu confirmer cette dernière opinion, en disant que les épreuves, les expiations étaient successives comme les progrès et les perfectionnements.

Soumet, pour les exigences de sa composition épique, a développé l'idée de Zoroastre, tout en acceptant, ainsi que nous le verrons plus loin, l'idée moderne de l'avancement individuel dans le repentir.

Une croix gigantesque a été dressée pour le Christ dans les abîmes infernaux, et lorsque le sacrifice a été de nouveau consommé, lorsque Idaméel a lui-même dirigé la lance de la haine contre le cœur d'amour du Christ, voici que l'éclair de Jéhovah s'avance à travers le chaos et va chercher l'enfer pour le dévorer et l'anéantir.

L'éclair grandit toujours; il n'est point de barrière
Qui retarde un instant son ardente carrière,
Qui ne s'évanouisse aux feux dont il a lui;
Et le chaos n'est plus entre l'enfer et lui.
De l'abîme ébranlé dans ses royaumes sombres
Le chaos protecteur n'habite plus les ombres;
Il a péri lui-même, et ce bouclier vain
Laisse l'enfer à nu devant l'éclair divin....
Mais l'éclair infini, tout puissant, éternel,
Même aux pieds du Sauveur dévore Idaméel;
Il dévore avec lui, tel qu'une tombe ardente,
Les deux amants pleurés par la muse du Dante;
Il dévore avec lui le grand sphinx et la mort,
Et Satan protégé par mille ans de remord.
En vain le peuple entier du lamentable gouffre
Redemande l'horreur de ses cercueils de souffre,
Et ses pleurs de glaçons, et ses chapes de fer....
Ainsi que le chaos a disparu l'enfer.
De cette région noire, maudite, impure,
Il ne reste plus rien, que la grande figure
Du Christ, dont les soupirs tant de fois triomphants,
N'ont conquis que la mort pour ses nouveaux enfants....
Inexorables fins! brûlantes funérailles!!!
Le Sauveur crie alors : — « Moi, le fils bien-aimé,
» Je reste où fut l'enfer, tout n'est pas consommé!...
» Père, j'attends; j'attends sans remonter encore,
» Et sous ta volonté je me tais et j'adore. »
Le ciel vers vous, le ciel et tous ses habitants
Se penchèrent, et puis pleurèrent bien longtemps
Sur le grand jugement du Très-Haut; et puis Ève,
Comme se réveillant d'un formidable rêve,
Dit sur le sein d'Abel : — Vous me l'aviez donné,
Seigneur, qu'avez-vous fait de mon fils premier-né?
Abel dit à son tour : — Seigneur, c'était mon frère.

Soumet a puisé ses plus nobles accents et ses plus splendides vers dans la vision anticipée du jour qui commence à briller sur nous.

DE MONT-NEUF.

(*A continuer.*)

CORRESPONDANCE SPIRITE

Brest, le 4 septembre 1864.

Monsieur le Directeur.

En suite de mon abonnement pour un an à votre journal, j'ai reçu les sept premiers numéros, mais plus rien depuis. Ce n'est pas seulement le *Moniteur* qui ne parvient pas régulièrememt, mais il en est de même pour la *Vérité de Lyon*. Depuis environ huit mois j'ai été obligé, sans obtenir de résultat, de réclamer trois fois et je me dispose a le faire une quatrième fois auprès de M. le Directeur général des postes au sujet de ce dernier journal. Soyez assez bon pour m'expédier les deux derniers numéros qui ont paru depuis votre premier envoi, et aussi pour réclamer vous-même auprès de la poste, car je souffre beaucoup de ces interruptions, et, si cela continue, je ne pourrais m'empêcher de les mettre sur le compte de la malveillance.

J'approuve beaucoup votre manière, la grâce, l'intelligence de la forme, la solidité du fond, l'universalité des sujets. Le Spiritisme n'est étranger à rien, ou mieux, rien n'est étranger au Spiritisme, les questions les plus diverses s'y rattachent forcément. Tout ce qu'il y a de beau, de grand, de sublime dans n'importe quelle direction de l'existence ou de l'activité universelles trouve dans le Spiritisme son origine et sa fin, son explication et sa raison d'être, et c'est spécialement à un journal comme le vôtre qu'il appartient de mettre cette vérité en lumière. Tout les jours, Monsieur, je prie instamment Dieu et les Esprits supérieurs qui président la révélation actuelle de hâter le moment où nous ne serons plus seuls à dire au monde des choses étonnantes, mais où les illustrations contemporaines viendront confesser hautement leurs erreurs ou leurs convictions, et mettre humblement au service de la cause divine leur talent et leur autorité. Ce jour, Monsieur, viendra infailliblement, et, selon moi, n'est pas très-éloigné. Ayons une foi inébranlable. En tout cas, votre journal peut beaucoup dans ce sens.

Je vous approuve surtout, Monsieur. pour vous rallier « franchement aux doctrines d'Allan Kardec. » C'est une autorité que, dans l'intérêt même de la cause, nous ne saurions trop respecter et environner d'éclat. Quiconque, du reste, a suivi avec un peu d'attention la marche du Spiritisme, doit demeurer convaincu qu'Allan Kardec est réellement, dans les circonstances actuelles, un instrument providentiel, le représentant et le mandataire visible du grand Esprit qui daigne en ce moment visiter notre globe et le préparer à de nouvelles et glorieuses destinées. L'apôtre ne tardera pas à se voir de plus en plus entouré de nombreux et illustres disciples.

Agréez, Monsieur, l'expression du respect très profond et du sincère dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-attaché serviteur.

STRUFF.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Montreuil-sur-Mer, 29 août 1864.

Monsieur,

La lecture de vos réflexions sur le R. P. Lacordaire nous a suggéré la pensée de vous envoyer la communication qu'il nous a dictée en mai dernier dans une circonstance assez remarquable, ainsi que vous le pourrez voir en tête de cette confession que vous trouverez ci-incluse.

Nous vous l'adressons d'autant plus volontiers que c'est une confirmation de votre opinion sur ce moine, et que lui-même nous a permis d'en disposer pour le *triomphe de la vérité*.

Nous profitons de cette occasion,

Monsieur et respecté frère,

pour vous assurer de nos sentiments tout dévoués.

CROISIER, G. CABRY, J. CAILLEUX, D. M. P.,
LATOUX, C. RICGUET, B. REMY, CHARLES HUM.

Le 19 mai 1864, jour de séance, le président du groupe avait préparé plusieurs questions à adresser au P. Lacordaire. Mais se rappelant que cet Esprit, précédemment évoqué, avait déclaré ne point trouver dans son médium les éléments suffisants à son entière manifestation, il les garda en poche sans en donner connaissance, et fit l'évocation du Guide habituel du groupe, le priant de vouloir bien continuer une instruction commencée. Le médium, ne comprenant rien à ce qu'il obtenait, surpris surtout de la signature de Lacordaire, demanda alors aux membres de la société si aucune évocation n'avait été faite; sur leur réponse négative, le président fit la lecture de la dictée : c'était la réponse à toutes ses questions.

VOICI CES QUESTIONS :

Esprit de Lacordaire, après la lecture de votre lettre du 11 mai 1824, je puis répéter comme vous, au nom des spirites : Nous aussi nous avons goûté ce moment sublime, *celui où le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses,* et que nous nommons, comme vous, la grâce; vous, pour les études du séminaire, en quittant le barreau; et nous, plus heureux encore, pour celles du Spiritisme, où la lumière est plus pure et plus vraie. Qu'en pensez-vous?

Pourquoi ces tergiversations contraires à votre devise : Dieu et la liberté? Pourquoi cette faiblesse d'excuse au pape? Pourquoi cette contradiction d'idées en allant former des couvents où votre libre éloquence se contredit et s'atténue en rivant la liberté gallicane au cloître?

Et comment considérer votre entrée à l'Académie sans y voir l'effet d'une ambition fâcheuse pour votre gloire?

Nous serions heureux que Dieu vous permît de nous éclairer sur ce sujet.

RÉPONSE.

Ma vie terrestre a rencontré des apologistes enthousiastes en même temps que des détracteurs acharnés. Me sera-t-il permis de dire avec le poète qu'elle ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité?

Car, qu'est-ce qu'une vie? N'est-ce pas un parcours plus ou moins rapide, plus ou moins accidenté dans le sentier du mal ou dans le sentier du bien? Et parce que, parfois, on se sera laissé entraîner vers des rives étrangères, n'en doit-on pas moins considérer la marche générale comme indicative de la véritable direction? Or, quelle a été la direction de mon parcours? Vous ne la méconnaîtrez pas, messieurs, c'était : Dieu et la liberté.

Mais je m'arrête à vos insinuations d'orgueil, d'amour-propre dans le travail apostolique dont je viens de vous rappeler le but. A la vérité, et je vous dois cet aveu, l'amour de la gloire berça longtemps mes jeunes années, et quand je résolus de consacrer ma vie à la cause de Dieu, ce sentiment n'était pas tellement éteint en moi qu'il n'attendît quelque satisfaction d'un succès espéré, mais qui se perdit bientôt dans de plus hautes régions, et le sacerdoce me trouva prêt dans le Seigneur.

J'essayai bientôt mes armes avec toute la hardiesse d'une jeunesse qui se croit forte et toute-puissante parce qu'elle a conscience de sa générosité et de son désintéressement. Une barrière se dressa, qui me parut infranchissable; une colère dissimulée m'avertit qu'une révolte ouverte contre les préjugés deviendrait mon cercueil, et, altéré du bonheur de faire des hommes, je dus chercher dans la résignation le courage de n'établir qu'une transition à la régénération là où je voyais cette régénération même nécessaire et inévitable. Si vous appelez lâcheté ma soumission, je vous répondrai par la crainte que j'avais de demeurer stérile : quoi de plus affreux qu'un passage non marqué d'œuvres utiles! Telle était pourtant la perspective qui me poursuivait et à laquelle je n'échappai qu'en prenant une allure moins ombrageuse pour Rome, quoique aussi vive au fond, et en ménageant dans une société de frères destinés à la prédication un accès plus facile et plus opportun aux idées chéries de liberté qui ont toujours été les miennes. Ont-ils suivi la voie tracée? Hélas! non. Néanmoins je me console en songeant que le germe que j'en ai jeté ne sera pas perdu à jamais. Le Seigneur a déjà préparé les sources où viendront se retremper les vieilles croyances pour en rejaillir pures et renouvelées. Ces sources, messieurs, vous les tenez ouvertes : honneur à vous! Que n'est-il donné à tous les hommes d'y venir désaltérer leurs lèvres desséchées!

Pour moi, j'y bus par anticipation, et leurs eaux salutaires n'ont pas peu contribué à maintenir la fraîcheur de mon cœur contre les aigreurs dont il fut abreuvé alors qu'il n'était occupé que de Dieu et des âmes.

Si je vous esquisse ces traits généraux de mes tendances, ce n'est pas pour ma justification : elle ne me donnerait pas une vertu de plus aux yeux de Dieu; c'est plutôt parce qu'appelé à vous enseigner de nouvelles vérités, j'ai cru bon auparavant d'effacer des préventions peut-être justifiées jusqu'ici pour rendre notre union plus intime.

Un dernier mot : La calomnie ne s'arrête jamais; chacun de mes actes appellera un doute, suggèrera une explication erronée. On me reprochera, par exemple, mon entrée à l'Académie. Je vous déclare que nul motif d'ambition ne détermina mon acceptation. Il m'apparut que, pour élever une œuvre durable, il fallait cesser de constituer une société à part, qu'il fallait au contraire subir, pour ainsi dire, les instincts du peuple. J'acceptai une place dans les rangs de ses philosophes en signe d'alliance, et afin d'y trouver un appui et une force qui nous manquait depuis tant de siècles. Voilà mon rêve. Il ne s'est pas réalisé. Quelle culpabilité y voyez-vous?

Celui qui fut : HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE.
Médium : EDOUARD.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.